

## Chapitre Dixième.

### LE CRUCIFIX A L'AGONIE.

La dernière phase de notre vie est à la fois sublime et redoutable. On a donné à ces instants suprêmes un nom qui signifie la lutte et le combat : c'est l'agonie. Lutte pleine de mérite ; est-il en effet dans une vie un sacrifice qui égale en valeur le sacrifice même de la vie ? Combien ont abrégé leur temps de Purgatoire, combien ont accru leur degré de gloire au ciel par l'acceptation expiatoire et méritoire de leurs dernières souffrances, par l'acceptation expiatoire et méritoire de la mort !

Aussi, l'ennemi du genre humain, le démon, fait-il tous ses efforts pour supprimer les souffrances et pour dissimuler l'approche de la mort.

« C'est une grande cruauté, disait Louis XIII, blessé dangereusement lors de son voyage à Lyon, de n'avertir pas un malade lorsqu'on le voit en danger ; parce que comme celui qui est sur le bord d'un précipice qu'il ne voit pas, se perd sans ressource si on ne l'en avertit, ainsi celui qui tend à sa fin, si on le laisse mourir sans le prévenir du péril où il est, tombe souvent dans un abîme de maux et de malheurs éternels. »

Hélas ! combien de parents, même chrétiens, se rendent coupables de cette cruauté ! Combien, par une prudence regrettable, n'osent pas dire aux malades que l'heure de la lutte suprême est venue, combien leur dissimulent jusqu'au bout la gravité de leur état, et les privent par là du grand mérite qu'ils auraient à faire volontairement à Dieu le sacrifice de leur vie !

Combien de médecins, peu religieux, par une pratique qui, hélas ! se généralise au fur et à mesure que les mœurs s'amollissent, combien de médecins, oubliant que, par cet acte, leur conscience parfois peut être gravement engagée (1), plongent le malade, au fort de la douleur, dans ce sommeil factice et enivrant, dont trop souvent on ne se réveille plus ! Et l'on meurt ainsi, sans connaissance, sans un acte de pardon, d'offrande ou d'amour ! Et la famille dit : « Il ne s'est pas senti mourir... Oh ! qu'il est mort doucement ! »

Mourir les yeux fermés, l'intelligence éteinte, la volonté annihilée, vous appelez cela mourir doucement ! Chrétiens dégénérés, qui, oubliant l'autre vie et ses rigoureuses expiations, semblez ne plus faire cas que des souffrances du temps. Chrétiens oublieux des vieilles traditions chrétiennes, suivant lesquelles le fidèle, à son heure dernière, devait tenir à la main un cierge béni et allumé, symbole de sa foi toujours vive.

Voilà comment mouraient nos ancêtres, en faisant une profession de foi catholique !

1. S'il se rend compte de toute la portée de son action, un médecin commet un vrai crime quand, pour endormir la douleur du corps, il endort en même temps, par ses piqûres de morphine, les facultés d'une âme qui, chargée de fautes, va tomber dans son éternité, sans avoir pu pousser vers Dieu le cri du repentir, sans avoir pu recevoir l'absolution du prêtre.



JEANNE D'ARC SUR LE BUCHER PUISE SON COURAGE DANS LA VUE DU CRUCIFIX.  
Peinture murale du Panthéon par J. E. Lenepveu.



C'est la fin glorieuse du soldat qui sur le champ de bataille regarde la mort en face. Mais, dites-vous, si le soldat lutte ainsi, sans souci des coups et des blessures, c'est que dans la mêlée, il voit flotter devant lui un emblème qui l'excite, l'enflamme et l'entraîne ; il a le drapeau sous les yeux !

Chrétiens, pour vous soutenir, vous exciter dans le combat suprême, vous avez, vous aussi, un drapeau dont les plis ont été empourprés par le sang d'un Dieu ; vous avez le crucifix ! Il doit être sous vos yeux à ce dernier moment ; l'Église l'ordonne. Regardez-le, il vous donnera du cœur, et si le médecin, par un sommeil artificiel, vous offrait de vous procurer la *douce* mort des lâches, fixez les yeux sur le crucifix et répondez : « Jésus sur la croix a refusé de boire le breuvage de myrrhe et de pavot qu'on lui offrit pour engourdir ses membres, pour adoucir ses tortures <sup>(1)</sup>, et moi je voudrais mourir sans connaissance, dans un voluptueux sommeil : à Dieu ne plaise ! »

Oh ! comme on est fort, à l'heure de la détresse, quand on tient dans sa main l'image du Crucifié !

Écoutez cette page écrite par un agonisant <sup>(2)</sup> :

« Elle est venue, Seigneur, l'heure de la détresse, et mon âme n'a pu en supporter le poids.

» J'ai senti toutes mes forces intérieures ployer en même temps sous le fardeau d'une amertume trop grande, un flot de larmes monter tout à coup et jaillir de mes yeux.

» Dans cette angoisse dont la violence m'a effrayé, j'ai cherché du secours ; j'ai promené mes regards autour de moi, j'ai cru que tant de souffrances finiraient par évoquer un consolateur ; mais j'étais seul et le consolateur n'a point paru.

» Alors j'ai aperçu ton image, ô Jésus-Christ ; l'instinct du salut m'a jeté vers elle ; je l'ai saisie d'une main tremblante et mon visage, baigné de larmes, s'est reposé sur elle.

» On pleure bien sur ton image, ô divin Crucifié ! Les larmes des hommes la connaissent. Il y a entre la Croix et les douleurs humaines une éternelle conformité.

» A travers mes larmes, j'ai regardé tes mains percées par l'amour des hommes ; mes lèvres ont rencontré les clous qui attachaient tes pieds, et ma main qui serrait ton image s'est posée sur la plaie de ton Cœur.

» Qu'ai-je dit ? Qu'ai-je entendu ? Je ne saurais me le répéter à moi-même. Je suis demeuré longtemps dans l'union avec toi, baisant tes plaies, serrant dans mes mains ta tête chargée d'épines, m'enivrant de la Croix,

» J'ai longtemps baigné de pleurs cette Croix que tu baignais de ton sang. Je n'ai pas eu la force de prononcer une parole, mais il y avait, dans le fond de mon âme, celle que toi-même, ô Jésus ! tu prononças, au moment suprême : *Père, je remets mon esprit entre vos mains*. J'ai suivi dans tous les replis de mon âme, longtemps, et dans les profondeurs inconnues de moi, le retentissement de cette parole.

» Alors la paix est venue. Je me suis comme endormi sur ton Cœur, et peu à peu l'amour a vaincu la souffrance.

» Une consolation étrange, inespérée, que j'ai senti ne point venir de moi-même, est doucement entrée dans mon esprit, et tandis que je m'étonnais de ce changement soudain, cette douceur a grandi jusqu'à devenir semblable à la joie.

» Je pleurais encore, mais c'était presque de bonheur, et au lieu des plaintes irritées

1. Sur l'usage d'offrir aux condamnés du vin mêlé de myrrhe et de pavot pour adoucir leurs souffrances, et sur le refus d'accepter cet adoucissement, lisez les notes documentées de l'abbé Fouard : *Vie de Jésus-Christ*, livre VII, chapitre V, page 407.

2. L'abbé Perreyve.



qui grondaient tout à l'heure en moi, c'était maintenant le cantique involontaire de l'action de grâces.

» Une force calme est venue. J'ai senti que j'étais renouvelé pour le combat, et que ma volonté venait d'être trempée sept fois dans le sang de l'Agneau.

» Puissé-je obtenir cette grâce de te contempler de mes derniers regards, image sacrée de mon Sauveur ! Puisse une main amie te mettre alors dans mes mains, t'élever devant mes yeux, t'approcher de mes lèvres ! Si les accablants de l'heure solennelle m'empêchaient de prier, mes yeux attachés sur toi porteront encore à mon âme le secours de ta présence ; heureux s'il m'est donné de mourir dans ce regard d'amour, comme ce grand religieux (1) qui, sur son lit de mort, ne détachait plus ses yeux du Crucifix : *Je ne puis plus le prier, murmurait-il encore, mais je le regarde !* »

Je le regarde ! c'est ce que fit Jeanne d'Arc sur son bûcher ; c'est ce qui rendit sa passion si conforme à la Passion de Jésus son maître.

Rappelons cette belle page :

Jeanne fut abandonnée à l'autorité séculière, pour subir sa peine. Elle demanda une croix (2) pour se fortifier dans cette dernière lutte : un Anglais compatissant s'empressa de lui en faire une de bois et de la lui donner. Elle la prit très respectueusement, la fixa dans sa robe, sur sa poitrine, et ne cessa de la couvrir de baisers et de larmes, en implorant l'assistance du divin Rédempteur qui mourut aussi, lui, innocemment sur la croix.

« Pierre Martin Ladvenu et moi, raconte frère Isambard (3), nous suivîmes Jeanne et restâmes près d'elle jusqu'à la dernière heure. Sa fin fut chose admirable, tant elle montra grande contrition et belle repentance. Elle disait des paroles si piteuses, dévotes et chrétiennes que tous ceux qui la regardaient, en grande multitude, pleuraient à chaudes larmes. Le cardinal d'Angleterre et plusieurs autres Anglais furent contraints de pleurer et d'avoir compassion... Comme j'étais près d'elle la pauvre fille me supplia d'aller à l'église prochaine et de lui apporter la croix, pour la tenir élevée tout droit devant ses yeux, jusques au pas de la mort, afin que la croix où Dieu pendait, fût, elle vivante, continuellement devant sa vue.

» C'étaient bien une vraie et bonne chrétienne. Au milieu des flammes, elle ne cessa de confesser à haute voix le Saint Nom de Jésus, en implorant et invoquant l'aide des saints et saintes du Paradis. En même temps elle disait qu'elle n'était ni hérétique, ni schismatique, comme le lui imputait l'écriveau.

» Elle m'avait prié de descendre avec la croix, une fois le feu allumé et de la lui montrer toujours. C'est ce que je fis.

» A sa fin, inclinant la tête et rendant l'esprit, Jeanne prononça encore avec force le nom de Jésus. Ainsi signifiait-elle qu'elle était fervente en la foi de Dieu... Les assistants pleuraient. »

Oh ! que l'on combat avec intrépidité, fût-ce au milieu des flammes ; que l'on souffre avec héroïsme quand, à l'exemple de la Pucelle, on a le crucifix sous les yeux et la croix sur son cœur !

1 Lacordaire.

2. Si Jeanne cherche ainsi sa force dans la croix à l'heure de sa mort, c'est qu'elle l'avait aimée dans le cours de sa vie. On conserve dans une chambre de la ferme de Sept-Fonds, à 3 kilomètres Nord-Ouest de Vaucouleurs, un christ en bois de chêne grossièrement sculpté, d'environ 60 centimètres de hauteur. Sur la croix on lit cette inscription : « Jeanne d'Arc adora ce Christ en 1428, à la chapelle de Saint-Nicolas, Val de la ferme de Sept-Fonds. » (Semaine de Verdun, 26 juillet 1890.)

3. Déposition du Frère Isambard de la Pierre, acolyte du Vice-Inquisiteur Lemaître, dans le procès de réhabilitation de Jeanne. (Voir J. Fabre, *Procès de réhabilitation*, tome II, page 98.)

## Chapitre Onzième.

### LE CRUCIFIX A NOTRE MORT.

Lamartine, dans des vers puisés à la source chrétienne, dépeint admirablement le divin cœur-à-cœur, le muet colloque du mourant et de son crucifix.

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme ;  
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,  
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme  
A l'enfant qui s'endort.

Oui, le prêtre est là, priant et offrant le crucifix aux baisers du malade ; celui-ci ne le quittera plus.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche :  
L'autre, languissamment replié sur son cœur,  
Semblait chercher encore et presser sur sa bouche  
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore ;  
Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,  
Comme un léger parfum que la flamme dévore  
Avant de l'embraser.

Le poète, apostrophant la sainte image, ose bien alors, dans trois strophes sublimes, demander au crucifix ce qu'il murmure à l'oreille du mourant :

Alors qu'entre la vie et la mort incertaine,  
Comme un fruit par son poids détaché du rameau,  
Notre âme est suspendue et tremble à chaque haleine  
Sur la nuit du tombeau ;

Quand des chants, des sanglots la confuse harmonie  
N'éveille déjà plus notre esprit endormi ;  
Aux lèvres des mourants collé dans l'agonie,  
Comme un dernier ami,

Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,  
Pour relever vers Dieu leur regard abattu,  
Divin consolateur, dont nous baisons l'image,  
Réponds, que leur dis-tu ?